mans, celui de Le Sage se prêtait le moins à un arrangement dramatique, parce que, d'une part, il offre plutôt une étude psychologique qu'une action, et que, d'autre part, on n'y rencontre aucune trace de sensibilité. Le *Gil Blas* de M. Semet est, d'ailleurs, une partition importante et qui renferme de fort jolis morceaux : la chanson à boire de Gil Blas ; les couplets d'Aurobe : *Quel dommage!* ceux de la soubrette et du comédien Zapata, au troisième acte ; et, enfin, ceux que chante Gil Blas pour se faire convier au festin, et qui ont obtenu un grand succès. Le morceau qui a le plus de valeur comme inspiration musicale est le petit chœur des valets, au cinquième acte. Mme Ugalde a joué et chanté le rôle de Gil Blas avec un talent remarquable. Elle a été secondée par Mlle Girard et par Meillet.

GILBOG, chez les Slaves, le dieu de la bonté et de la force.

GILCHRIST (John Borthwick), orientaliste écossais, né à Edimbourg en 1759, mort en 1841, fut professeur d'indoustani et de persan à Calcutta, à Edimbourg et à Londres. Il a publié, de 1787 à 1796, une *Grammaire* et un *Dictionnaire anglais-indoustani*, encore en usage dans l'enseignement.

GILDARD (saint), évêque de Rouen. V. Godard.

GILDAS (saint), nom donné par la légende à deux ou trois personnages, qui sont quelquefois considérés comme n'en faisant qu'un seul, et sur lesquels il est impossible de trouver des renseignements que l'on puisse présenter comme historiques. Nous allons dire sur chacun d'eux ce que l'étude des récits embrouillés dans lesquels se trouve le nom de Gildas fait découvrir de plus vraisemblable.

Le premier saint Gildas est surnommé l'*Albanien* ou l'*Ecossais*. Il était l'un des vingt-quatre enfants de Can ou Ken, roi d'un petit district qui n'était pas encore tombé entre les mains des vainqueurs du pays. Après un voyage en France, où il était allé perfectionner son instruction religieuse, il suivit saint Cadoc, abbé de Llancarvan, dans des îles désertes; selon d'autres, il choisit lui-même une solitude profonde, où il se retira seul pour se livrer à la méditation et à la prière. Le bruit de sa sainteté se répandit bientôt de tous côtés, et l'on accourait de fort loin pour l'entendre parler des choses du ciel, pour lui demander même de faire des miracles, et la légende dit qu'il en a fait un grand nombre. On croit qu'il mourut en 512, et on lui attribue plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : *Concordance des Evangiles*; les *Actes de saint Germain et de saint Loup*; *Traité des premiers habitants de la Grande-Bretagne*; *Histoire des Bretons*; *Prédictions en vers*; *Commentaires sur le 6e livre des Décrétales*.

— Le second saint Gildas, surnommé le *Badonique*, eut pour père un seigneur breton. Il fut élevé dans le monastère dont saint Illtut était abbé. La dévotion lui fit entreprendre le voyage de Rome, où il porta une cloche merveilleuse dont il voulait faire présent au pape. A son retour, il alla se fixer en Armorique, aux environs de Vannes, et y fonda le monastère de Rhuis; puis, voulant se détacher encore plus complétement de la terre, il se retira dans une grotte solitaire, de l'autre côté du golfe, se réservant seulement la faculté de venir de temps en temps visiter les moines de Rhuys, afin d'entretenir chez eux l'esprit de piété et de pénitence. Si l'on en croit Usséries, il mourut dans l'île d'Houat en 570; d'autres disent qu'il vécut jusqu'en 581. Saint Gildas est le patron de la ville de Vannes, et l'Eglise célèbre sa fête le 29 janvier.

— Le troisième Gildas, surnommé le *Sage*, est auteur d'un livre curieux intitulé : *De excidio Britanniæ*. Dans la première partie de cet ouvrage, Gildas raconte d'une façon abrégée l'histoire de la Grande-Bretagne depuis l'invasion des Romains jusqu'à son temps; dans la seconde, intitulée : *Castigatio cleri*, il fait un tableau effrayant du relâchement et des vices du clergé, et il considère comme une juste punition de Dieu tous les maux causés par l'invasion des barbares. Remarquons toutefois que le traité *De excidio Britanniæ* est attribué par certains critiques à Gildas l'Albanien, et par d'autres à Gildas le Badonique. Ces trois Gildas n'en sont peut-être qu'un seul, nous l'avons déjà dit, et le doute à cet égard ne sera probablement jamais complétement dissipé. Heureusement, ce n'est pas une question d'une bien grande importance, et nous croyons que les érudits feront bien de la négliger pour se livrer à des recherches plus sérieuses.

GILDAS-DES-BOIS (SAINT-), bourg de France (Loire-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. de Savenay, au bord du canal de Nantes à Brest; pop. aggl., 372 hab. — pop. tot. 2,132 hab. De l'ancienne abbaye de Saint-Gildas, fondée en 1026 par Simon de la Roche-Bernard, il ne subsiste que l'église, classée parmi les monuments historiques, et qui offre tous les caractères du XIIe siècle. Ce bel édifice a 48 met. de longueur et 18 met. de largeur. « Deux bas-côtés, dit M. Ad. Joanne, terminés aux transepts, sont reliés à la nef principale par des arcades ogivales ayant pour supports, alternativement, des colonnes monocylindriques et des piliers arrondis flanqués de colonnettes engagées, une sur chaque face. De ces colonnes, surmontées de chapiteaux romans à feuillages ou à figures d'hommes et d'animaux, partent, dans le chœur, des nervures de bois en forme de gros tores soutenant un lambris fort élevé. » Dans le cimetière s'élevait jadis un hôpital destiné au traitement des fous. L'emplacement de cet édifice détruit est encore le but d'un pèlerinage.

GILDAS-DE-RHUIS (SAINT-), village et comm. de France (Morbihan), cant. de Sarzeau, arrond. et à 36 kilom. de Vannes, à l'extrémité S.-O. de la presqu'île de Rhuis; 1,257 hab. Saint-Gildas doit son origine à un monastère fondé par le saint dont il porte le nom. Ce monastère, dévasté par les Normands au Xe siècle, et relevé, au XIe, par saint Félix, fut un moment gouverné, au siècle suivant, par Abélard. « Mais, dit M. A. de Courson (*Bretagne contemporaine*), ce poète de la scolastique n'était pas fait pour diriger une armée de moines bas-bretons, dont les mœurs grossières, la férocité et l'incontinence ne reconnaissaient aucun frein. Il eût fallu un saint Bernard, et un saint Bernard *bretonnant*, pour dompter ces Vénétes au caractère de fer. » Nous extrayons ce qui suit d'une lettre écrite par Abélard à Héloïse : « J'habite un pays barbare, dont la langue m'est inconnue et en horreur; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces; mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée; mes moines n'ont d'autre règle que de n'en point avoir. Je voudrais que vous vissiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une abbaye : les portes ne sont ornées que de pieds de biches, de loups, d'ours et de sangliers, des dépouilles hideuses des hiboux. J'éprouve chaque jour de nouveaux périls; je crois à tous moments voir sur ma tête un glaive suspendu. » Les moines empoisonnèrent, en effet, le fer et le poison pour se débarrasser d'Abélard, et le doux amant d'Héloïse dut s'enfuir et gagner la paix en Bretagne. Le couvent est aujourd'hui habité par des religieuses de la Charité de Saint-Louis, qui se sont vouées à l'éducation des jeunes filles pauvres.

L'église abbatiale, classée parmi les monuments historiques, a conservé quelques parties du XIIe siècle, notamment le chœur et le transsept N. Dans le mur de la chapelle absidale est incrustée une curieuse sculpture représentant deux guerriers dans l'attitude du combat. Les corniches sont ornées de têtes grimaçantes d'hommes ou d'animaux. On remarque à l'intérieur : les lourds piliers du chœur; les deux chapiteaux qui servent de bénitiers; le maître-autel, en marbre, orné d'un retable de la Renaissance; le tombeau de saint Gildas; de nombreuses pierres tombales, très-anciennes pour la plupart; les tombeaux de deux abbés de saint Gildas, et, au jardin des religieuses, on découvre une vue magnifique.

GILDO ou GILDON, général maure, qui vivait dans la seconde moitié du IVe siècle de notre ère, était fils d'un petit roi d'Afrique nommé Nubel. Il refusa de prendre part à une insurrection fomentée par ses frères contre les Romains, alla le combattre, Théodose le réprimer, et reçut, en récompense de ses services, le titre de comte et le commandement de deux milices d'Afrique, vers 386. En 397, Gildon entra en révolte ouverte contre l'autorité de l'empereur Honorius; tenta, mais vainement, d'entraîner dans son parti son frère Mascezel, d'entraîner dans son parti les Maures, qui le prendre pour secouer le joug des Romains, une armée de 70,000 hommes. A cette nouvelle, Stilicon, tuteur d'Honorius, confia à Mascezel le commandement d'un corps de 6,000 hommes, avec lequel celui-ci pénétra en Numidie et battit complétement son frère. Arrêté peu de jours après, Gildon s'étrangla lui-même dans sa prison (398), pour échapper aux supplices qui l'attendaient.

GILDON (Charles), poète anglais, né à Gillingham (comté de Dorset) en 1665, mort en 1724. Il dépensa, en folies de jeunesse, la plus grande partie d'une fortune considérable, se maria à vingt-trois ans, eut beaucoup d'enfants, et, réduit par des charges croissantes à un état voisin de la misère, il chercha alors à se procurer dans le métier d'écrivain les ressources qui lui manquaient. Gildon avait de l'instruction, mais peu d'imagination et de puissance intellectuelle. Aussi s'essaya-t-il dans beaucoup de genres, sans acquérir de réputation dans aucun. Il débuta par un ouvrage intitulé : le *Postillon dévalisé*, (Londres, 1692), recueil de 500 lettres; édita, l'année suivante, un ouvrage impie de Charles Blount, les *Oracles de la raison*; puis donna quelques traductions, et fit paraître, en 1705, le meilleur de ses ouvrages, son *Manuel du déiste*, ou *Examen critique de la religion chrétienne*. Gildon a composé pour le théâtre des pièces qui n'eurent pas de succès, quatre tragédies et une comédie intitulée : *Mesure pour mesure* (1700). Enfin, il a publié une *Grammaire anglaise*; un *Art poétique* (1718, 2 vol. in-8°); *Les lois de la poésie* (1721, in-8°), etc.

GILDONE, bourg d'Italie, prov. de Molise, district et à 10 kilom. S.-E. de Campobasso; 2,200 hab.

GIL-EANEZ ou GILIANEZ, navigateur portugais, né à Lagos, vivait dans la première moitié du XVe siècle. Il était écuyer de l'infant don Henrique de Portugal, lorsque celui-ci le chargea de pousser les découvertes le long de la côte d'Afrique et de doubler le cap Bogador. Gil-Eanez s'embarqua en 1433, mais fut rejeté par la tempête vers les Canaries. L'année suivante, il parvint à doubler le cap Bogador, fit, en 1436, un troisième voyage, pendant lequel il s'avança jusqu'au 21e degré de latitude, et prit part, en 1445, à l'expédition envoyée sous le commandement de Lançarote, pour trafiquer sur la côte d'Arguin. Gil-Eanez fit un nouveau voyage en 1446, reçut, en 1447, la mission de conduire aux Canaries des prisonniers qui avaient été enlevés contre la foi des traités, s'avança, dans une dernière expédition, jusqu'au cap Vert, et, enrichi par les prises qu'il avait faites, il retourna dans sa ville natale. A partir de 1448, on ne sait plus rien de la vie de ce navigateur, qui ne paraît pas avoir eu le grade d'amiral, ainsi que le prétendent quelques-uns de ses biographes.

GILEMME (Ives), imposteur français, mort en 1403. Il était prêtre, prétendait être en commerce avec les démons, et avoir à ses ordres trois diables qui exécutaient tout ce qu'il leur commandait. Gilemme proposa de guérir le roi Charles VI, qui était alors en démence. Pour donner une preuve de son pouvoir, il demanda qu'on lui amenât douze hommes enchaînés, s'engageant à faire tomber leurs chaînes. On fit ce qu'il demandait; mais vainement il se livra à ses jongleries, pas une chaîne ne tomba. Gilemme allégua alors, pour se justifier, qu'un des douze hommes avait fait le signe de la croix, ce qui, paraît-il, était vrai. Le prévôt de Paris, peu touché par cette raison, fit arrêter le prêtre, ainsi que Marie de Blansy, Perrin Hemery, serrurier, et Guillaume Flone, clerc, qui s'étaient associés à ses impostures, et le prétendu magicien et ses adeptes furent brûlés le 24 mars 1403.

GILET s. m. (ji-lè — de *Gille*, personnage du théâtre de la foire, qui portait en effet une sorte de veste sans manches. Cependant quelques-uns prétendent que Gille est tout simplement le nom du premier fabricant de cette sorte de vêtement). Sorte de veste courte, sans pans, et le plus souvent sans manches, qui se porte sous l'habit ou la redingote : Gilet *blanc*. Gilet *noir*. Gilet *de piqué*, *de cannelle*, *de satin*. « Espèce de camisole de laine ou de coton, qui se porte sur la peau ou sur la chemise : *Un* gilet *de flanelle*.

— Armurer. *Gilet d'armes*, Gilet en tissu de mailles, qui se met sous l'habit de ville, et fournit une certaine défense contre le poignard des assassins.

— Escrime. *Donner un gilet à quelqu'un*, Le toucher très-souvent à la poitrine avec le fleuret.

— Jeux. Sorte de jeu de cartes qui se joue à quatre.

— Encycl. Cost. On peut dire que le *gilet* a été une des pièces essentielles du costume des Gaulois. Depuis les bords ombragés du Rhin, partout où dominait le vêtement vraiment national, les gens riches le portaient sous cette saie bariolée de couleurs éclatantes, avec ou sans manches, attachés sous le moton par une agrafe, qui est restée, sous le nom de blouse ou de sarrau, l'indispensable uniforme du paysan breton. C'était quelque chose d'analogue à la brassière qui s'est conservée pour les petits enfants; il descendait à mi-cuisse sur la braie et était fait d'étoffe de lin rayée; il avait lieu de plus, plus tard, on désigna sous le nom de pourpoint le *gilet* destiné à couvrir la poitrine et le dos des hommes d'armes, qui le mettaient sous la cuirasse; il était fait de laine ou de coton piqué entre deux étoffes. On fit de lui l'habit principal à la fin du XIVe siècle; il remplaça dès lors la cotte, qui se portait sur le surcot. Avec la dénomination de pourpoint existait, sous Charles VI, le gippon, signalé sous le règne suivant comme servant à attacher les chausses dans l'habillement de Jeanne Darc, et qui était le *gilet* rond à manches, ou veste de dessous. Plus tard, on fit du pourpoint un vêtement de ville ayant un collet, des manches et même des basques; il fut en usage surtout au XVIe et au XVIIe siècle. Nous avons aujourd'hui des giletiers; Paris est ses pourpointiers, dont la corporation fut fondée en 1323.

L'habit à la française, qui parut au temps de Louis XIV, donna naissance au *gilet* plus ou moins richement brodé de soie, d'argent ou d'or, dont la forme, à travers les nombreuses vicissitudes de la mode, s'est conservée à peu près intacte jusqu'à nos jours. On le faisait en drap, en velours, en soie, en toutes sortes. On connaît l'éclat des garde-robes anciennes; le luxe des *gilets* alla jusqu'à la folie au XVIIIe siècle. L'élégant qui se respectait comptait ses *gilets* par douzaines, par centaines, et la fantaisie des petits-maîtres avait poussé jusqu'à une extravagance si singulière l'étalage d'accessoires qu'on y ajouta peu à peu, que les chroniqueurs et gazetiers du temps ont sorti leur férule. Outre le dessin du *gilet* qu'on enrichissait à l'infini, on brodait de haut en bas de petits personnages galants, ou des scènes comiques, ou des chasses, ou des pastorales, ou les fables de La Fontaine. Sur tel ventre privilégié s'étaient les amours de Mars et de Vénus, et sur un autre une bataille. Nous ne parlons pas des boutons en acier travaillé, en marcassite, en vernis de Martin, en bijoux précieux, en diamant; des boutons ornés par le miniaturiste et l'émailleur de peintures variées, telles que les portraits de beautés célèbres, ou les douze Césars, ou des statues antiques, ou les métamorphoses des dieux, ou les contes polissons de Grécourt, ou les impuretés de l'Arétin, ou les petits bergers de Watteau, ou le chiffre d'une maîtresse. « On assure, disent les *Mémoires secrets* du 1er décembre 1786, qu'un homme passionné pour les belles choses a fait commander une douzaine de *gilets* qui doivent offrir les scènes de *Richard Cœur de Lion*, de la *Folle par amour*, de la *Folle journée*, etc., afin que sa garde-robe devienne un répertoire savant de pièces de théâtre, et puisse, un jour, lui servir de tapisserie. Il est fâcheux qu'on ne nomme pas ce petit-maître curieux. » Cette mode dura longtemps, et les sacs d'écus cousus dans des *gilets* de drap d'or voulurent être brodés galamment sur toutes les coutures. Le *gilet*, s'élevant enfin à la hauteur de l'histoire, devint un monument. Lors de la réunion des notables, on eut des *gilets aux notables* brodés d'après l'estampe dont Bachaumont nous donne la description à la date du 26 mars 1787 : « Le roi est au milieu, sur son trône; de la main gauche, il tient une légende, où on lit ces mots : *L'âge d'or*; mais par une maîtresse fort irrégulière, il est placé de façon sur la poche, que de sa main droite il semble fouiller dedans. « Moins de six ans après, tous ces jeux de luxe et de hasard avaient disparu au souffle puissant de la Révolution. Les sans-culottes n'eurent point de *gilets* de drap d'or, mais les scènes mémorables de cette grande époque figurèrent en miniature sur leurs boutons grands comme des écus de 6 livres; la déesse Raison, la Liberté, des attributs révolutionnaires parurent encastrés sous des verres de montre aux carmagnoles et aux *gilets*. La guillotine fut l'emblème qui se maintint le plus longtemps sur la poitrine des patriotes. On en para les *gilets* à la Robespierre, *gilets* blancs à grands revers fort à la mode en 1793. Les muscadins ramenèrent le luxe des *gilets*, ils en portèrent trois ou quatre à la fois sous la capote serrée. Sous la Directoire, les incroyables adoptent le *gilet*-veste de panne, couleur chamois, à boutons de nacre et à larges revers. En 1830 et en 1848, on essaya de renouer la tradition des *gilets* à la Robespierre. On sait à quelles extravagances de coupe les tailleurs se sont livrés depuis cinquante ans pour rendre leurs clients plus ridicules les uns que les autres. Tantôt le *gilet* se boutonne jusqu'au menton, tantôt il s'ouvre en cœur sur la poitrine, retenu par un seul bouton; tantôt il a des revers, tantôt il n'en a pas; aujourd'hui il descend jusqu'au bas des cuisses, demain il laissera passer de deux doigts la ceinture du pantalon. Bref, le *gilet* suit les variations incessantes et fugitive prostituée qui fait ses victimes parmi les cocodès et les cocodettes de tous les temps et de tous les pays, et qui l'homme intelligent, l'homme de sens commun est parfois obligé de subir à la longue pour obéir à ce qu'on appelle les convenances sociales.

— Jeux. Le *gilet* se joue à quatre personnes, avec un jeu de piquet : les as sont les plus fortes cartes. Deux corbillons ou paniers étant placés au milieu de la table, les joueurs mettent dans le *gilet* du premier un ou plusieurs jetons, suivant les conventions; puis ils tirent la donne au sort, et celui qui l'obtient distribue trois cartes à chacun et à lui-même, une par une. La distribution terminée, les joueurs examinent s'ils ont quelqu'une des chances du jeu. Ces chances sont au nombre de trois : le *gé*, le trente et un et le *point*. On appelle *gé* la réunion de deux cartes semblables, comme deux as, deux rois, etc. Un des deux corbillons lui est affecté, et se nomme, pour ce motif, *corbillon du gé*. Le *trente* est la réunion de trois cartes de même valeur, comme trois as, trois valets, etc. Enfin, le *flux* est la réunion de trois cartes de même couleur, comme trois cœurs, trois carreaux, etc., quelles qu'elles soient. On joue d'abord le *gé*. Les joueurs s'en vont ou reviennent les uns sur les autres, pour ce coup, et celui qui possède le gé le plus élevé gagne le contenu du corbillon, ainsi que la somme des renvis, pourvu toutefois que personne n'ait un tricon, car le moindre coup de ce genre est supérieur au gé le plus fort. Si plusieurs joueurs avaient en même temps un tricon, la victoire appartiendrait au possesseur du tricon le plus élevé. Quand le gé est gagné, on passe au second corbillon, qui est pour le flux. Ici encore, les joueurs sont libres de s'en aller ou de renvier les uns sur les autres, et lorsqu'ils ont poussé les renvis aussi loin qu'ils l'ont voulu, ceux qui ont tenu abattent leur jeu et l'on compte les points. Deux as en main valent vingt et demi; un as et un roi, ou tout autre carte qui vaille dix et soit de la même couleur, valent vingt et un et demi; deux as et un roi ou une autre carte qui vaille dix et soit de la même couleur, valent également vingt et un et demi; les autres cartes comptent pour les points qu'elles portent; mais il faut toujours qu'elles soient de la même couleur pour que leurs points puissent s'additionner ensemble. Le point le plus fort gagne; mais si l'un des joueurs a un flux, il l'emporte sur tous les autres, et s'il y a plusieurs flux, c'est au plus haut qu'appartient la préférence.

GILET (Hélène). V. Gillet.

GILETIER, IÈRE s. (ji-le-tié, iè-re — rad. *gilet*). Ouvrier, ouvrière qui confectionne des gilets.

— s. f. Chaîne de montre grosse et courte, qui s'agrafe à l'une des boutonnières du gilet.

GILFILLAN (le révérend George), écrivain et critique anglais, né à Comrie, dans le comté de Perth (Ecosse), en 1813. Il est fils du fameux Samuel Gelfillan, pasteur d'une congrégation de dissidents. Il fut élevé à l'université de Glascow, où il fit d'excellentes études classiques. Fort jeune encore, il se livra à la critique littéraire et à la poésie. En 1835, il reçut les ordres et officia quelque temps dans une église de Dundee. Mais ses devoirs religieux n'interrompirent point ses études littéraires, car nous le voyons publier, en 1842, une série d'esquisses et de portraits dans le *Dumfries Herald*, journal publié par Thomas Aird, l'auteur du *Songe du diable*, et d'autres poèmes. Ces notices, considérablement augmentées et corrigées, ont été publiées sous le titre de *Galerie de portraits littéraires* (1851, 4 vol.). L'œuvre eut un grand succès et, depuis, M. Gilfillan est certainement le critique le plus populaire de l'Ecosse. Il a publié ensuite une œuvre d'un caractère semi-religieux, les *Poètes de la Bible*, puis le *Livre de la poésie anglaise* (1851); *Heros, martyrs et poètes du Covenant écossais* (1852); la *Grande découverte* (1854); l'*Histoire d'un homme* (1856) et le *Christianisme et notre ère* (1857). Outre ces ouvrages, M. Gilfillan a beaucoup écrit sur la théologie; il a donné une remarquable préface à l'édition des *Poètes anglais*, de Nichol, publiée à Edimbourg.

GILFORD, bourg d'Irlande, comté de Down, à 7 kilom. N.-O. de Bambridge, sur la Bann. Il abrite des ruines remarquables pour leur finesse et leur blancheur.

GILGAL, ville de l'ancienne Palestine. V. Galgala.

GILGUL-HAMMETIN ou **GHILGUL-HAMMETIS** s. m. (ghil-gul-amm-me-tinn), Théâtre de déplacement que devront subir les corps des juifs à l'arrivée du Messie, d'après certains rabbins, pour venir ressusciter en terre sainte.

GILHAM s. m. (ji-lam). Comm. Nom d'une étoffe de soie d'origine chinoise : *Les* gilhams *qui se font dans la province de Nankin sont vendus par assortiment, pour être envoyés au Japon, où ils sont assez recherchés*. (Bezon.)

GILIANEZ, navigateur portugais. V. Gil Eanez.

GILIBERT (Jean-Emmanuel), médecin et botaniste français, né à Lyon en 1741, mort en 1814. Il fut appelé en Pologne par le roi Stanislas, sur la recommandation de Haller (1775), crea le jardin botanique de Grodno, remplit les fonctions de professeur d'histoire naturelle à Wilna, revint à Lyon en 1783 et entra à l'Hôtel-Dieu comme médecin. Nommé maire de la ville en 1792, Gilibert prit part, l'année suivante, à la résistance de ses compatriotes contre les troupes de la Convention, passa à l'étranger pour se soustraire aux vainqueurs, reparut après le 9 thermidor, et occupa la chaire d'histoire naturelle de l'Ecole centrale du département du Rhône. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : l'*Anarchie médicale* ou la *Médecine considérée comme un état de société* (1772, 3 vol. in-12), livre dirigé contre les abus du monopole en médecine et en pharmacie; *Exercices pour servir à l'histoire de l'histoire naturelle* (1789, 3 vol. in-8°); *Adversaria medico-practica, seu Annotationes clinicæ* (1791, in-8°); *Exercitia phytologica* (1792, 2 vol. in-8°); *Histoire des plantes de l'Europe et d'Europe et des plus communes, les plus utiles et les plus curieuses* (1798, 2 vol. in-12, et 1806, 3 vol. in-8°); *Commentaricus naturalistæ* ou *Observations de médecine et d'histoire naturelle* (1801).

GILIBERT (Stanislas), médecin français, fils du précédent, né dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il se fit recevoir docteur à Montpellier. Il a publié un *Essai sur le système lymphatique considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie* (Paris, 1803, in-8°); *Monographie du pemphigus* (1813, in-8°).

GILIBERT DE MERLHIAC (Marie-Martin-Guillaume de), littérateur français, né à Brive-la-Gaillarde en 1739, mort vers 1830. Il était lieutenant de vaisseau lorsqu'il quitta la marine pour se livrer à son goût pour les lettres. Gilibert de Merlhiac a cultivé des genres très-divers. Il a composé pour le théâtre : le *Siége de Toulon*, mélodrame en trois actes (1816); le *Retour de saint Louis*, tragédie lyrique en trois actes et en vers libres (1816); le *Lis et la Rose*, vaudeville en un acte (1816); le *Roi et la Paix*, intermède lyrique (1816). Ces deux dernières pièces furent représentées à Toulon devant la duchesse de Berry. Dans d'autres genres, il a publié : la *France et son roi* (1816); *Essai comparatif entre le cardinal duc de Richelieu et M. William Pitt, premier ministre de George III, roi de la Grande-Bretagne* (1816); les *Contemporains* ou *Portraits et caractères politiques de ce siècle* (1821, in-8°); *De la liberté des mers et du commerce* ou *Tableau historique et philosophique du droit maritime* (1828, in-8°); *Bibliothèque historique de la jeunesse* (1828 et ann. suiv.). Gilibert de Merlhiac a fait paraître, en outre, un certain nombre de dissertations, et collaboré à la *Quotidienne*, au *Lycée*, aux *Lettres champenoises*; enfin il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

GILBERTIE s. f. (ji-li-bèr-tî — de *Gilibert*, sav. fr.). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des rallacées, dont les espèces croissent au Pérou. ‖ Syn. de quivisia, autre genre de plantes.

GILIE s. f. (ji-li — de *Gil*, bot. espagn.). Bot. Genre de plantes, de la famille des polémoniacées, qui croissent en Amérique, et que l'on cultive dans nos jardins d'ornement.

— Encycl. Ce genre comprend deux espèces. La *gilie* à fleurs en tête, très-recherchée des amateurs, est annuelle et originaire de la Californie. Sa tige rameuse est haute d'environ 0m,65. Ses feuilles pinnatifides sont finement découpées. Elle produit en été et en automne un grand nombre de petites fleurs d'un beau bleu, groupées en têtes terminales. Il y a une variété à fleurs blanches. Cette plante se multiplie au printemps de graines sur couches ou sur une plate-bande exposée au midi. On la repique en place ou en pépinière, pour planter ensuite à demeure avec la motte. La *gilie* tricolore, également de la Californie, est une jolie plante annuelle à fleurs en corymbe plus grandes que celles de l'espèce précédente, à tube jaune, à gorge pourpre et à limbe bleuâtre. Il y a une variété à fleurs blanches et une autre à fleurs carnées. Celle-ci se distingue par la couleur blanche carnée du limbe de la corolle.

GILIMER, dernier roi des Vandales. V. Gélimer.

GILIORO s. m. (ji-li-o-ro). Ichthyol. Nom vulgaire d'une espèce de raie appelée aussi aléne.

GILJ (Philippe-Salvator), missionnaire et jésuite italien, né à Legona, près de Spolète, en 1721, mort à Rome en 1789. Pendant dix-huit années, il se livra à l'étude des missions dans les contrées de l'Amérique du Sud qu'arrose l'Orénoque, puis retourna en Italie après l'expulsion des jésuites des possessions espagnoles. Il a publié, sous le titre de : *Saggio di storia Americana, ossia storia naturale, civile e sacra de'regni e delle provincie spagnole di Terra Ferma nell'America meridionale* (Rome, 1780-1784, 4 vol. in-8°), un ouvrage intéressant sur la partie de l'Amérique qu'il avait habitée.

GILJ (Philippe-Louis), astronome et botaniste italien, né à Corneto en 1756, mort en 1821. Ses talents le firent remarquer de Pie VI, qui le nomma chanoine du Vatican et prélat de Mantellone, puis de Pie VII, qui le mit à la tête de l'observatoire fondé par Grégoire XIII. Gilj était très-versé en astronomie et en botanique. Il rédigea une longue suite d'observations météorologiques, fit poser des paratonnerres sur plusieurs églises de Rome, notamment sur la basilique de Saint-Pierre, et forma une vaste collection d'histoire naturelle qu'il légua à la bibliothèque de Lanci. Parmi ses principaux ouvrages sont : *Dissertations sur les machines hygrométriques* (Rome, 1775); *Physiognomonie ou Description des genres naturels* (1785); *Observations philologiques sur quelques plantes exotiques introduites à Rome* (1789), etc.

GILKENS (Peter), jurisconsulte néerlandais, né à Ruremonde vers 1558. Il était fils d'un conseiller du duc de Juliers. Il resta, vers 1610, pendant sept ans, il avait suivi les cours des plus fameux jurisconsultes, Gilkens se fit ensuite, à Louvain, docteur en droit, puis professeur de droit romain, puis devint professeur de droit romain, puis Würtzbourg et conseiller intime du prince évêque de cette ville. Il vivait encore en 1606. Ce jurisconsulte a laissé plusieurs ouvrages estimés, notamment : *Commentarius in Ethica et Politica Aristotelis* (Francfort, 1605, in-4°); *Commentaricus naturalistæ ou Dissertations in præcipuos codicis Justiniani tituios* (Francfort, 1606, 2 vol. in-fol.); *Commentaria in præcipuos universi codicis tituios* (Francfort, 1606, 2 vol.); *De mora* (1608).

GILL s. m. (ghil — mot angl.). Métrol. Mesure de capacité pour les liquides, en usage dans le royaume de la Grande-Bretagne, et valant 1 4/11 l.

— Techn. Petit peigne formé d'aiguilles d'acier très-fines, qui est établi par rangées entre les cylindres fournisseurs et les cylindres ébreuirs des machines à étirer le chanvre et le lin : *C'est à Philippe de Girard que l'on doit l'invention des* gills, *dont on a soin d'augmenter la finesse et le rapprochement à mesure qu'on avance dans le travail de l'étirage*. (Alcan.)

GILL (Jean), célèbre théologien anglais, né à Kettering, comté de Northampton, en 1697, mort en 1771. Fils d'un diacre d'une congrégation anabaptiste, il fut élevé dans les principes de cette secte et montra de précoces dispositions pour l'étude. Il était toujours à lire dans la boutique d'un libraire, si bien que sa fureur pour la lecture était passée en proverbe et qu'on disait : *Cela est aussi certain que Jean Gill est dans la boutique du libraire*. Il était profondément versé dans les littératures anciennes et la langue hébraïque. En 1716, il fut appelé comme prédicateur à Higham-Ferrars, et, trois ans après, à Londres même, où il resta jusqu'à sa mort, entouré de l'estime universelle. On a de lui des ouvrages qui ont perdu toute leur valeur, parce que les controverses dont ils sont remplis ont passé de mode. Nous citerons cependant : *Exposition du* Cantique des cantiques (1728, in-fol.), où il soutient l'authenticité de cet ouvrage; *Exposition du Nouveau Testament* (1746-1748, 3 vol. in-fol.); *Exposition de l'Ancien Testament*, réimprimée à Londres (1810-1812, 10 vol. in-4°); la *Cause de Dieu et de la vérité* (1761, in-8°); *Considérations sur les prophéties de l'Ancien Testament, où l'on prouve qu'elles ont été littéralement accomplies en la vie de Jésus*; *Dissertation sur l'antiquité de la langue hébraïque, les lettres, les voyelles, les points et les accents* (1767).

GILL (Louis-Alexandre Gosset de Guines, dit **André**), dessinateur français, né à Paris le 17 octobre 1840. Il entra dans l'atelier d'un peintre nommé Péris, puis chez l'architecte Chevieron, avec lequel il crayonna l'*Histoire du sire de Framboisy*. Quelques essais publiés par lui dans le *Journal amusant* ne l'empêchèrent pas de continuer ses études de peinture dans l'atelier de Leloir, un classique forcené, et d'entrer à l'Ecole des beaux-arts. Le besoin de gagner sa vie l'en fit sortir. Il se mit à donner des bois aux journaux illustrés. A vingt ans, il tomba au sort. Après une année passée au régiment, il fut réformé, revint à Paris et reprit le crayon. Le *Hanneton* donna ses premières *Binettes rimées*; mais ce fut le journal la *Lune* qui commença sa réputation comme caricaturiste; l'*Eclipse* a continué son succès. Ses charges des *Contemporains* ont joui d'une grande vogue; quelques-unes sont, en leur genre, de véritables chefs-d'œuvre. S'il saisit infailliblement le côté grotesque, invisible au vulgaire, dans les physionomies les plus sérieuses et les plus consacrées par le respect général, il sait, en même temps, faire naître l'idée dans sa parodie, il trouve toujours un côté caractéristique, un trait ingénieux ou ironisif qui saisissent par leur imprévu et leur vérité. Gill a créé un genre; et dans ce genre, qui sera une des manifestations les plus spirituelles de la caricature en France, il n'a guère rencontré de rival sérieux. La Commune l'avait nommé administrateur provisoire des musées du Luxembourg (17 mai 1871).

GILLE s. m. (ji-le — nom d'un personnage du théâtre de la foire). Homme niais et naïf : *C'était un vrai* gille. *Pauvre* gille!

— Encycl. *Faire gille*. Faire banqueroute; se sauver, s'en aller. Pour expliquer cette locution, Scheler compare le vieux français *gillot*, qui a le même sens, et que Diez tire de l'ancien haut allemand *gifian*, *gifian*, se hâter. Scheler croit que, dans *Faire gille*, *gille* est le substantif de ce verbe. Mais il est plus probable que *gille* vient de la locution *Faire gille*. Quelques-uns pensent que *Gille*, le niais de la foire, qui s'enfuit quand on le menace, a donné lieu à la locution *Faire gille*. Le *Moyen de parvenir* explique autrement cette locution : « Mais avant que passer outre, dit le bonhomme Scaliger, pourquoi est-ce que, quand quelqu'un s'est enfui, on dit : Il a *fait Gilles?* — Protagoras : C'est parce que saint Gilles s'enfuit de son pays et se cacha de peur d'être fait roi. »

— Pêche. Grand filet du genre de l'épervier, qui a été interdit par certaines ordonnances.

GILLE, l'un des types du théâtre de la foire. V. Gilles.

GILLE (Charles-Eugène), chansonnier, né à Paris en 1820, mort en 1856. Il était fils d'une pauvre fabricante de corsets et ne reçut qu'une instruction des plus élémentaires; mais, doué d'une vive imagination et sentant naître en lui la vocation poétique, il employa à s'instruire lui-même les instants de loisir qui lui restaient après avoir terminé sa journée d'ouvrier. Gille, grâce à son ardeur au travail, put entrer dans une institution. Il composa des chansons puis écrivit une comédie en vers, intitulée le *Barbier de Pézenas*, qu'il présenta au Théâtre-Français et qui fut refusée. Un découragement profond s'empara alors du pauvre poète, qui finit par se suicider le 22 avril 1856. Gille a laissé une centaine de chansons politiques, satiriques et grivoises, où l'on trouve de la verve et de l'originalité. Le couplet suivant d'une romance bien connue montre ce qu'il y avait parfois de charme et de grâce dans le talent de ce chansonnier :

Courez, courez, jeunes filles rieuses,
Dans les sentiers, sur le bord des sillons,
Et dépensez votre jeunesse heureuse
A folâtrer après les papillons.
Ce clair ruisseau qui caresse sa rive
Pourra demain rouler des flots troublés;
En attendant que l'amour vous arrive,
Allez cueillir des bluets dans les blés.

Nous citerons parmi les chansons les plus connues d'Eugène Gille : le *Vengeur*, la *Trente-deuxième demi-brigade* et le *Bataillon de la Moselle*.

GILLE, peintre français. V. Colson.

GILLÉNIE s. f. (ji-lé-nî — de *Gillen* ou *Gillenius*, bot. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des rosacées, tribu des spiréées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique boréale.

GILLES s. m. (ji-le). Jeux. Sorte de brelan à quatre, sans partenaire. ‖ On dit aussi gîl.

GILLES ou **GILLE**, l'un des types du théâtre de la foire. Il serait